

NICOLE CASTÉLAN

L'Œil
du
diable

TOME 2

1689





NICOLE CASTÉLAN

L'Œil
du
diable

TOME 2

1689

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

*À mon cousin Franck Lacroix,
amoureux d'histoire et de lecture.*

Résumé du premier tome

Michel Figeac, ancien moine et nouveau chirurgien du roi, débarque à Québec en 1685. À vingt-cinq ans, il laisse derrière lui des souvenirs douloureux et rêve d'une vie nouvelle. Il s'intègre très vite à la famille de Charles Lamorille, riche négociant de Québec chez lequel il réside. Il se lie d'amitié avec le marchand et sa sœur, Jacqueline. Il côtoie Mathilde, une servante à moitié huronne dont les yeux vairons le ramènent à un passé qu'il s'efforce d'oublier. Mathilde et lui ne font pas partie du même monde, pourtant ils ont beaucoup en commun, notamment la passion de soigner leur prochain et le désir de faire régner la justice.

Mais la maisonnée abrite aussi le fils aîné de Charles, Guillaume, qui distille subrepticement sa méchanceté et sème le malheur sur son passage sans jamais laisser la trace de sa culpabilité. Au contraire, Mathilde, qui se voue entièrement au bien des autres, est injustement condamnée à l'exil pour avoir aidé Angélique, une pauvre domestique violée, à mettre son enfant au monde. Michel fait tout en son pouvoir pour la défendre, mais ne réussit qu'à la mêler aux remous politiques qui agitent la Nouvelle-France en cette fin du XVII^e siècle.

Au milieu de toutes ces péripéties, Michel rencontre l'amour en la personne de Marianne, dont la chevelure fauve et la joie de vivre le séduisent immédiatement. De son côté, Mathilde finit par céder aux assiduités du fier guerrier huron Aroussen.

En septembre 1687, lorsque s'achève le premier tome, Mathilde est de retour à Québec. Non seulement les autorités

coloniales ont mis fin à son exil immérité, mais elles l'ont généreusement récompensée pour les services qu'elle a rendus au roi en contribuant à identifier un dangereux espion. Elle devrait être comblée, pourtant c'est le cœur gros qu'elle accueille ces manifestations de gratitude. En effet, Aroussen est mort, sans même savoir qu'elle portait son enfant.

Quant à Michel, après une dure campagne militaire au pays des Tsonnontouans, il prépare son mariage avec sa bien-aimée. Marianne lui apprend qu'il leur faudra devancer les noces parce qu'elle attend un enfant, mais il n'a pas le temps de savourer sa joie de devenir père : il reçoit une lettre qui lui commande de partir pour la France par le prochain navire.



Première partie

Automne 1689

Chapitre 1

La cloche sonnait 11 heures. Les deux femmes se regardèrent. Cela faisait deux heures qu'elles arpentaient la haute ville, cognant de porte en porte pour recueillir des aumônes pour les pauvres.

— Il est temps de s'en retourner, déclara Marianne.

Elle fit signe au petit nègre chargé de deux grands paniers de les suivre. Elle laissa glisser la capuche de son mantelet¹. Après les petites gelées de la semaine précédente, qui avaient noirci son cerfeuil mais laissé ses roses intactes, voilà qu'une douce chaleur envahissait la ville. Parés de leurs chaudes couleurs automnales, les arbres ne s'y laissaient pas prendre. Marianne non plus. Elle savait que l'hiver approchait. Elle redoutait de l'affronter seule. Elle ne pouvait envisager une troisième année sans Michel. Au printemps, elle l'avait attendu avec une impatience proche de la frénésie. Mais les jours, les semaines et les mois s'étaient écoulés... Elle était toujours sans nouvelles de lui.

Jusqu'à présent, seuls trois bateaux marchands en provenance de la France avaient atteint Québec. C'était en juin. Depuis, plus rien. Comme si les flots avaient englouti les autres navires à destination du grand fleuve. La colonie manquait de tout : de vivres, de munitions, d'hommes, de nouvelles. Marianne, elle, manquait de lui : son regard noir et ses sourcils en broussaille, le roulement de ses *r* quand il prononçait son nom et la chaleur de sa main dans la sienne. Ses doigts effleurèrent le papier qu'elle

1. Les mots suivis d'un astérisque renvoient au glossaire en fin de volume.

conservait précieusement dans sa poche comme un talisman : sa dernière lettre, datée de septembre 1688, lui annonçant son arrivée au printemps suivant. Cela faisait un an exactement. Le bruit d'une charrette la fit sursauter. Elle sentit le bras réconfortant de sa compagne sous le sien qui la tirait sur le côté du chemin. Les deux femmes s'apprêtaient à descendre la côte cahoteuse et très fréquentée qui conduisait au palais de l'intendant.

— Notre collecte a été bonne, dit Jacquette Lamorille à Marianne en montrant du menton les deux grands paniers que portait Joseph. Nous avons peut-être un peu moins d'argent que d'habitude, mais davantage de vêtements.

— Plus de produits du jardin, également. Nous devons engranger, les pauvres seront encore plus nombreux avec les froids qui arrivent.

Les temps étaient durs. En 1687 et 1688, des épidémies de rougeole et de fièvres pourpres^o avaient durement frappé la population. Le cœur de Marianne se serra à la pensée de son petit frère Honoré, qui y avait succombé. Plusieurs centaines de personnes avaient ainsi péri. C'était beaucoup sur les onze mille âmes que comptait le Canada. À cela s'ajoutaient les raids incessants des Iroquois dans les gouvernements de Montréal et des Trois-Rivières. Terrorisés par ces ennemis aussi insaisissables qu'impitoyables, nombre de paysans trouvaient refuge à Québec, pour l'instant épargné par ce fléau. Ils grossissaient ainsi les rangs des vagabonds, des veuves et des orphelins qui erraient dans la ville. C'était pour venir en aide à tous ces miséreux et pour enrayer la mendicité que l'intendant avait créé le Bureau des pauvres. Le père de Marianne en était l'un des trois directeurs et, quand son travail de greffier du Conseil lui laissait un moment de répit, il ne manquait pas de s'y rendre.

Marianne et Jacquette avaient réussi à descendre, sans se tordre une cheville, cette pente abrupte nommée « côte des Pauvres » parce qu'elle longeait, à son sommet, le jardin des pauvres, que les hospitalières réservaient aux malades de l'hôtel-Dieu. Les deux amies se trouvaient maintenant devant le tout

nouveau palais de l'intendant. Coiffé d'élégantes tuiles d'ardoise, le bâtiment récemment agrandi et rénové accueillait la résidence de l'intendant, une chapelle, la salle du Conseil et la geôle. Le Bureau des pauvres, quant à lui, occupait une petite pièce dans les voûtes, à côté des prisons. Marianne remarqua la présence d'Amable, l'esclave panis^o des Lamorille, qui attendait, avec sa voiture, devant la petite porte vers laquelle les deux femmes se dirigeaient. Elles le saluèrent de la main avant d'entrer. Marianne embrassa son père, qui s'y trouvait ce jour-là. Joseph, le jeune esclave, posa prestement leurs paniers sur le comptoir et s'éclipsa de son pas allègre après avoir interrogé sa maîtresse du regard.

D'un panier, Mlle Lamorille sortit une bourse, qu'elle tendit à M. Peuvret. Celui-ci se mit à compter les pièces pendant que les femmes triaient les dons. Il fallait ensuite tout consigner dans un grand registre.

— Une paire de sabots, trois paires de bas de femme en bon état, une chemise d'homme qui devra être raccommodée à la manche, un bonnet d'enfant, dictait lentement Marianne à son père pour lui laisser le temps d'écrire.

Elle tendait ensuite les articles à Mlle Lamorille, qui les rangeait sur les étagères du petit magasin aménagé dans un coin. Alors que Marianne puisait dans le fond du panier pour atteindre le dernier objet, la pièce s'obscurcit soudain. Elle se retourna vers la porte qu'ils avaient laissée grande ouverte pour laisser pénétrer la chaleur et la lumière du soleil. Une silhouette massive, immobile, en obstruait l'ouverture. L'homme finit par avancer d'un pas en retirant son couvre-chef.

— Bonjour, dit-il en esquissant un vague salut de la tête et en triturant nerveusement son bonnet.

— Bonjour, répondit M. Peuvret. C'est pour l'aumône publique ?

— C'est-à-dire que je ne viens pas pour moi.

Peu loquace, l'homme leur fit signe de le suivre dans la cour. Dans sa charrette, il leur montra une petite masse inerte au milieu de la paille.

— C'est un enfant ! Il dort ? demanda Marianne.

— Non.

— Il est mort ?

— Non plus.

Marianne et sa compagne retirèrent le capot qui l'enveloppait et découvrirent une fillette d'une dizaine d'années, inanimée. Marianne releva les cheveux blonds emmêlés et toucha son visage, qui ne semblait pas fiévreux. Elle lui tapota les joues sans obtenir de réaction. C'était comme si l'enfant dormait, d'un sommeil très profond.

— Emmenons-la chez Mathilde, ordonna Mlle Lamorille, en faisant signe à Amable d'approcher sa voiture.



— Une nouvelle guerre !

Le gouverneur avait parlé à voix haute sans pour autant s'adresser à son compagnon, qui lui jeta un simple regard. C'était une chose qu'il appréciait chez les natifs d'Amérique : ils n'étaient pas bavards. Ils savaient écouter. Et Ouréhouaré cultivait cet art mieux que quiconque. Au point qu'on se demandait parfois s'il entendait ce qu'on lui disait. Pourtant, après deux ans en France, il comprenait parfaitement le français. Et n'eût-il saisi toutes les nuances de son discours, le gouverneur ne s'en souciait guère : l'important était qu'on l'écoutât. Il avait mis à profit l'interminable traversée pour se faire un allié de ce chef goyogouin en lui offrant des vêtements, des parures et l'insigne privilège de partager sa table. Il aurait fort à faire à son arrivée à Québec pour régler l'épineuse question des Iroquois, et Ouréhouaré serait une carte maîtresse dans son jeu.

Accoudés au bastingage, les deux hommes observaient les manœuvres. Une double chaîne de soldats acheminait des seaux, les pleins d'un côté, les vides de l'autre. Le bâtiment que l'on avait appréhendé en entrant dans la baie de

Chedabouctou était une quaiche° de Boston. Elle était remplie de précieux charbon de terre, qu'on transbordait maintenant dans le navire du roi. Le capitaine était un relaps° français de La Rochelle, récemment installé à Boston, qui répondait au nom d'Isaac Moreau. Le gouverneur le renverrait à la première occasion en France, où il serait probablement expédié aux galères comme bon nombre de ses coreligionnaires qui, depuis la révocation de l'édit de Nantes, quelques années auparavant, refusaient toujours d'embrasser la vraie religion, catholique et apostolique, et s'entêtaient dans leur hérésie. C'était leur première prise de navire depuis le départ de La Rochelle. Pendant la traversée, qui s'était éternisée en raison des vents contraires, ils n'avaient aperçu aucune voile ennemie. Tous les bâtiments du convoi avaient réussi à voguer de conserve jusqu'au Grand Banc, où un brouillard épais avait fini par les séparer malgré les signaux et les mille précautions qu'ils avaient prises. *L'Embuscade*, sur lequel le gouverneur avait navigué, était arrivé le 12 septembre à Campseau, leur lieu de rendez-vous, au sud-ouest de l'île du Cap-Breton. Les autres navires les avaient rejoints trois jours plus tard.

Les retardements qui n'avaient cessé de s'accumuler depuis leur départ mettaient sérieusement en péril leur entreprise. Tout en continuant d'observer le lent ballet des soldats se tendant des seaux, le gouverneur se demandait s'il disposerait de suffisamment de temps pour se rendre à Québec et pour organiser, à l'approche des grands froids, l'expédition dont le roi l'avait chargé: il s'agissait de se rendre maître de la colonie de la Nouvelle York en attaquant simultanément Albany° par voie de terre et Manatte° par la mer. Il se demandait aussi s'il avait la force et l'envie, à soixante-sept ans, de courir dans les bois à la tête d'une armée de Sauvages° indisciplinés et de Canadiens, qui l'étaient tout autant. Le gouverneur se massa le bras qui le faisait souffrir plus que de coutume depuis leur arrivée dans le golfe. La brume sans doute... Cette froide humidité qui vous enveloppait et pénétrait par tous

les pores de la peau. Jusqu'à l'âme. La traversée l'avait éprouvé physiquement et ébranlé dans ses résolutions. Il ne remettait pas en question les ordres du roi, loin de lui cette pensée, mais cette double attaque, par mer et par terre, élaborée par le chevalier de Callière, lui avait toujours paru extravagante. Un peu comme si l'on voulait écraser une mouche d'un coup de canon. Callière était d'avis qu'on ne soumettrait les Iroquois qu'en s'attaquant à la Nouvelle York, qui les armait et les montait contre les Français. Le gouverneur, lui, considérait que la question iroquoise pouvait être résolue sans coup férir. Mais cela requérait du tact pour négocier avec ces peuples. Et qui mieux que lui comprenait ces grands enfants ? Il s'était comporté en bon père lors de son précédent gouvernat et il s'imaginait déjà accueilli en sauveur : « Onontio^o ! Père ! » D'autant qu'il leur ramenait les prisonniers iroquois que l'ancien gouverneur, Denonville, avait envoyés aux galères deux ans auparavant. Que pouvait comprendre aux Sauvages ce soldat aussi sévère que dévot ? Il l'avait croisé à quelques occasions à Versailles et n'avait guère conservé un bon souvenir de ce personnage austère. Les Sauvages aimaient le faste, les couleurs, les mises en scène, et lui, le comte de Frontenac, nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, se promettait bien de leur en donner à foison et de les éblouir.



La fillette entendit un bruit, lointain, comme si un mur épais la séparait du monde... ou était-ce un cercueil ? Son cœur se serra dans sa poitrine. Elle était morte. C'était donc ça, la mort ! Elle ne souffrait pas. Une douce chaleur l'enveloppait. De bonnes odeurs parvenaient à ses narines. Mais des coups la firent sortir de sa torpeur. Elle les avait bien entendus cette fois. On cognait à une porte, joyeusement, comme lorsqu'on se sait attendu et qu'il nous tarde de rentrer. L'huis grinça et, en s'ouvrant, laissa pénétrer un flot d'air frais et des éclats de voix. Des femmes... Elles étaient deux, non, trois. Et un jeune enfant, sans doute un

garçonnet, qui riait et criait des mots qu'elle ne comprenait pas. Un petit chien aboyait, aussi. On se déshabillait maintenant et on s'embrassait. Près d'elle, quelqu'un, qui n'avait pas encore parlé, bougea et attisa le feu. La fillette entendait le bruit des bûches qui crépitaient. Puis elle perçut les pas précipités de l'enfant, qui courait vers elle. Elle sentit sa petite main fraîche lui caresser la joue.

— Chut ! Elle dort, chuchota-t-il aux femmes, qui s'approchaient elles aussi.

— Elle ne s'est pas encore réveillée ? demanda une voix claire et chantante.

— Non, pas encore. Cette enfant a été maltraitée. Elle porte la marque de blessures récentes et anciennes. Regardez ! dit une voix grave en lui soulevant la chevelure. J'ai dû lui raser une partie du crâne pour panser cette vilaine plaie. C'est sûrement ce coup à la tête qui lui a fait perdre connaissance.

— Et sait-on qui elle est ? demanda la troisième femme, à la voix un peu nasillarde.

— Non, pas du tout, répondit Voix grave. Le charretier est parti avant qu'on pense à le questionner. C'est un mystère !

Voix grave la recouvrit avec douceur et entraîna ses deux invitées plus loin, vers la table, lui sembla-t-il. Elle leur proposa du massepain, et l'enfant, qui était vraisemblablement son fils, se mit à crier de joie. La fillette profita de ce moment de répit pour réfléchir. Où était-elle donc ? Elle ne reconnaissait aucune de ces voix. Et qui était ce charretier dont les femmes avaient parlé ? Elle préférait garder le silence pour l'instant. Il lui fallait mettre de l'ordre dans ses pensées. Tout lui paraissait si confus. Que lui était-il donc arrivé ? Elle entendit les pas légers de Sans-voix s'éloigner, puis le gémissement de la porte qu'on ouvrait.

— Tu sors, Mathurin ? Tu vas chercher du bois ? demanda Voix grave.

La porte claqua en guise de réponse. Ainsi il s'appelait Mathurin. Il avait le pas allègre de quelqu'un de jeune. Pourquoi ne parlait-il pas ?

— Tu es servi, Aroussen ! lança Voix grave.

Aroussen ! C'était donc un petit Sauvage ! Justement, il arrivait en trotinant.

— Goûte, murmura-t-il, c'est bon !

Elle sentit qu'il frottait délicatement quelque chose sur ses lèvres. Un morceau de son massepain probablement. La gentillesse de ce petit être fit surgir en elle une profonde tristesse. Elle ravala ses sanglots, mais des larmes s'échappèrent malgré elle de ses paupières.

— Pleure pas, lui dit-il en lui essuyant la joue. Mange, c'est bon.

Un bruissement d'ailes se fit entendre, qui mit l'enfant dans une grande colère.

— Non ! Méchant corbeau ! Donne mon pain-pain.

— Viens, lui dit Voix grave. Voici un autre morceau.

L'enfant s'éloigna en poursuivant son incessant babil que personne n'écoutait.

— Vilain ! C'est à moi le pain-pain. Pleure pas, petite fille, goûte. C'est bon.

Que pouvait bien faire un oiseau dans une maison ? La porte grinça et Sans-voix entra. Il se dirigea vers l'âtre, d'un pas plus lourd cette fois, et laissa tomber avec fracas sa brassée de bûches au sol. Puis il ranima le feu avec un objet de métal. Il tira bruyamment une chaise qu'il installa tout près d'elle. Elle percevait sa respiration, douce et calme, et la fraîcheur du dehors qui imprégnait encore ses vêtements. Il ne disait rien. Elle ne bougeait pas. Soudain, elle sentit une main râpeuse contre sa joue mouillée. Elle ne voulait pas qu'il alerte les autres. Pas maintenant, pas encore. Elle mit son index en travers de ses lèvres pour l'implorer de se taire et, en guise de réponse, il lui prit doucement la main. Ils restèrent ainsi, immobiles et silencieux. C'était leur premier secret.



Michel Figeac, chirurgien du roi en Nouvelle-France, admirait le rocher qui se dressait devant eux, immense, avec ses deux arches majestueuses. La plus haute semblait inviter les navires téméraires à pénétrer triomphalement dans la baie de Percé^o. Mais le gouverneur en avait décidé autrement. Ils n'avaient pas mouillé l'ancre. Ils avaient simplement mis sous voiles et attendaient, à bonne distance du rocher et de l'île Bonaventure, que quelqu'un du petit établissement vînt à bord leur apporter des nouvelles. Ils n'avaient déjà perdu que trop de temps. Ils avaient quitté Campseau le 18 septembre, pour traverser, le lendemain, le difficile passage de Fronsac, qui séparait l'île du Cap-Breton du continent. Puis, il leur avait fallu sept longs jours pour se rendre à Percé à cause des vents contraires et des brumes tenaces. Michel estima que, si le mauvais temps continuait de les accompagner, ils n'arriveraient pas à Québec avant la mi-octobre.

Son impatience n'en était que plus vive depuis qu'ils avaient touché le Nouveau Monde. Tant de choses s'étaient passées depuis son départ précipité de Québec deux ans auparavant. Il se souvenait encore avec une vive émotion de cette journée fatidique, en septembre 1687, où il avait appris, avec une joie immense, qu'il allait devenir père, puis, avec horreur, quelques minutes plus tard, qu'il devait s'embarquer pour la France sur le prochain navire. Le mot signé de son oncle était sans appel. Il restait gravé dans sa mémoire.

Mon neveu bien-aimé,

C'est avec douleur que je te fais part du terrible malheur qui a frappé notre famille. Ton frère et ta mère ont péri dans un accident alors que la carriole dans laquelle ils voyageaient a perdu une roue et s'est renversée dans un ravin. Ton père a eu la vie sauve, mais en est sorti infirme. Fort diminué, il s'est retiré en notre monastère de Fontfroide, où il se consacre désormais à la prière. Il n'aura de cesse qu'il ne te confesse ses fautes. Son salut repose entre tes mains. Je t'implore de venir avant qu'il soit trop tard.

Ton oncle.

Michel s'était embarqué une semaine plus tard, à la fin de septembre, et était arrivé à Fontfroide en décembre.

Quand, dans l'infirmierie, il avait aperçu la frêle silhouette allongée dans le lit, il s'était approché, incrédule. Il avait examiné le visage émacié, les cheveux gris et épars, sans reconnaître son père, qu'il avait laissé corpulent, la chevelure drue et noire. Il retrouvait un vieillard. Puis, le malade avait ouvert les yeux. Son regard, droit et bienveillant, avait conservé son éclat, c'était bien son père. « Dieu soit loué, tu es là, mon fils ! » Il avait demandé qu'on l'assît et le calât avec des oreillers. Puis, sans que Michel eût prononcé un mot, il avait entrepris son récit, les yeux rivés sur la fenêtre. « C'est une longue histoire, mon petit, qui commence bien avant ta naissance et que tu dois connaître. Ainsi, peut-être me pardonneras-tu. » Il était resté un long moment sans rien dire, comme s'il rassemblait ses pensées. Il avait demandé qu'on lui apportât à boire, puis avait repris.

J'étais très jeune quand mon père décida de me marier à la fille d'un riche marchand de Béziers. Il éprouvait alors des difficultés financières et entrevoyait cette union comme un moyen de le tirer de son mauvais pas. Le marchand, lui, y voyait une belle occasion de se débarrasser de son aînée à la mine revêche, qui ne tarderait pas à coiffer sainte Catherine et que tous les partis avaient jusque-là dédaignée en dépit de la dot alléchante qu'il leur offrait. Je me mariaï donc avec cette femme de sept ans mon aînée et héritai, peu de temps après, de l'office, devenu florissant, de mon père. Mon épouse désirait ardemment un enfant, aussi consentait-elle à m'ouvrir sa porte de temps en temps. C'était une personne à l'esprit chagrin, très dévote et très superstitieuse.

Cela faisait plusieurs années que nous étions mariés et toujours sans enfants quand ta mère, Anna, entra à notre service. Elle était jeune et d'une stupéfiante beauté en dépit de ses yeux vairons, ou peut-être justement grâce à eux, je ne saurais dire... Une année passa. Elle s'acquittait bien de sa tâche et mon épouse en semblait satisfaite.

Un soir, Anna s'attarda dans ma chambre. C'était un dimanche de Pâques. Je m'en souviens comme si c'était hier. Ton oncle, qui avait résidé chez nous pendant quelques mois, nous avait quittés ce jour-là pour partir en pèlerinage à Jérusalem. Fait rarissime en cette période de l'année, il avait neigé. C'était comme un présage. Anna avait tenu à bassiner mon lit. J'ai toujours pensé que ç'avait été un prétexte de sa part pour me séduire. Ce n'avait pas été très difficile, il est vrai. J'avais bien sûr une bonne amie, veuve de son état, que je visitais plus souvent possible, mais Anna, ce soir-là, semblait m'avoir jeté un sort. Elle me tenait sous son charme.

Nous prîmes vite l'habitude de nous retrouver au cœur de la nuit. Et, comme cela devait arriver, elle m'annonça peu de temps après qu'elle était enceinte. Je m'en réjouis en mon for intérieur. Après toutes ces années de mariage, je n'avais pas d'héritier et peu d'espoir d'en concevoir avec mon épouse. J'échafaudai donc l'idée de faire passer le fruit de mes amours illicites pour mon enfant légitime. Anna deviendrait ainsi la nourrice de son propre enfant. Ma femme, quant à elle, s'accommoda de cette décision, heureuse de faire taire les mauvaises langues qui alimentaient sa réputation de femme stérile.

Perdu dans ses pensées, Michel n'avait pas vu la chaloupe qui approchait. Des rameurs et, au milieu, deux récollets que l'on reconnaissait de loin à leur ample capuchon brun. Cet ordre avait fondé il y avait plus de vingt ans une mission micmaque à Percé. Un petit établissement permanent s'était constitué autour de la chapelle.

Michel distinguait tout au fond de la baie quelques maisons posées çà et là et, sur la grève, une multitude de vigneaux, ces claies maintenues sur des tréteaux, qui servaient à faire sécher la morue. À cette saison, les pêcheurs étaient repartis en France pour la plupart, mais pendant l'été ils y séjournaient par centaines pour profiter des eaux poissonneuses des alentours.

Le chirurgien quitta son poste à la proue du navire pour aller à la rencontre des nouveaux venus. Comme tous à bord, il lui tardait d'avoir des nouvelles de la colonie, les dernières lettres

datant de l'automne précédent. Il aperçut Ocha, assis sur un tonneau près des cages à poules. Michel s'était lié d'amitié avec ce Goyogouin qui faisait partie des prisonniers iroquois envoyés aux galères. Et l'homme lui vouait en retour une éternelle reconnaissance pour l'avoir sauvé d'une mort certaine.

À son départ de Québec, deux ans auparavant, Michel avait été chargé par le gouverneur de la Nouvelle-France, qui était alors le marquis de Denonville, de se rendre à Marseille dès que ses obligations familiales le lui permettraient pour s'assurer de la santé des Iroquois. Michel y fut à la mi-mars. Il se remémora l'impression étrange qu'il avait eue en arrivant. Il s'était cru dans le port d'Antioche ou d'Alexandrie, ou de quelque lointaine ville d'Asie mineure ou d'Afrique du Nord, du moins comme il se les imaginait. Il y avait croisé des gens de toutes races, Nègres, Turcs, Barbaresques, portant coiffures et costumes aussi divers que colorés. Il avait entendu une multitude de langues inconnues aux accents tantôt rauques, tantôt chantants. Une bonne moitié du port était occupée par les galères du roi, que recouvraient, en cette morte-saison, de grandes bâches en forme de tente. Michel avait suivi le commis de l'Arsenal, totalement impréparé à la misère inouïe qu'il allait découvrir sous les toiles blanc et bleu. « Nous y sommes », avait déclaré l'employé en l'entraînant sur une passerelle qui conduisait à une galère. Il avait tiré sur la couverture qui tenait lieu de porte. Plus d'une centaine de galériens étaient enchaînés à leur banc comme des bêtes. Silencieux, le regard hagard ou défiant. Certains torse nu, d'autres vêtus d'une chemise en lambeaux, quelques-uns d'une casaque écarlate. Ils avaient tous le crâne rasé, sauf un petit groupe au fond. C'étaient les hommes que Michel cherchait, ses Iroquois. Il avait découvert Ocha, recroquevillé sur un banc, aux portes de la mort.

Michel sourit à son protégé et lui fit signe de le suivre vers le gaillard de tribord, où ils rejoignirent le comte de Frontenac, qui attendait la barque en compagnie du chevalier de Callière.

Flanqué de son secrétaire et de son Iroquois, et suivi de ses archers arborant fièrement sa livrée, le gouverneur avait revêtu

ses habits des grands jours pour accueillir ses visiteurs. Il ne manquait jamais une occasion de signifier à ses sujets, si humbles fussent-ils, qu'il représentait le roi, qu'il en était la figure, l'incarnation en terre d'Amérique. Les marins lancèrent l'échelle de corde, que grimperent non sans difficulté les deux récollets.

Le premier archer s'avança cérémonieusement vers eux et leur annonça :

— Monsieur le gouverneur de la Nouvelle-France, M. de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, et monsieur le chevalier de Callière, gouverneur de Montréal.

Des roulements de tambours achevèrent de stupéfier les deux religieux, qui se confondirent en courbettes et en révérences. Après avoir réitéré ses titres et ses fonctions, Frontenac expliqua qu'il devait mettre les voiles le plus vite possible pour profiter des vents qui ne leur avaient guère été favorables jusqu'alors, mais qu'il souhaitait avoir des nouvelles du Canada. Le plus grand des deux hommes, qui semblait aussi le plus âgé, prit la parole.

— Les nouvelles sont des plus affligeantes, monseigneur. Des forbans sillonnent le Grand Banc et y ont pris sept ou huit bâtiments provenant d'Olonne et de Nantes. Quant au Canada, vous le trouverez dans une désolation extrême.

Il s'interrompit et lança un regard soupçonneux à Ocha et à Ouréhouaré. Puis il reprit son récit.

— Les Iroquois ont fait irruption à Lachine, près de Montréal, au début du mois d'août. Ils y ont massacré les habitants et se sont livrés aux pires cruautés. Ils ont brûlé le village et plus de trois lieues^o de pays.

Michel jeta un coup d'œil à Callière. Celui-ci reçut avec consternation cette nouvelle alarmante concernant son gouvernement. En revanche, le chirurgien surprit chez Frontenac un sourire fugace vite réprimé.

— Il importe donc que j'arrive au plus tôt pour mettre un peu d'ordre dans tout cela. Merci, messieurs, de nous avoir renseignés.

Après avoir fait part aux religieux de la déclaration de guerre contre les Anglais, Frontenac fit signe à son majordome, qui leur

tendit quelques bouteilles. Puis, sans attendre, il donna le signal au capitaine de se préparer à l'appareillage. Michel ferma les yeux. Il allait trouver une colonie en plein désarroi. En guerre contre les Anglais, mais aussi contre les Iroquois.



Mathilde avait dû couper très court les cheveux blonds et frisés de la fillette tant ils étaient emmêlés. C'était comme si elle ne s'était pas peignée depuis des mois. Elle la coiffa et lui mit un petit bonnet blanc.

— Voilà, ils repousseront vite, tu verras.

Elle avait installé Marie sous l'escalier qui conduisait au grenier. Mlle Jacqueline Lamorille lui avait donné un lit tout garni ainsi qu'un petit coffre dans lequel l'enfant avait soigneusement rangé les vêtements récupérés au Bureau des pauvres. Le Chien avait pris l'habitude de dormir à ses côtés.

— Je monte au grenier chercher les herbes que je dois apporter à Grand-Mère, annonça Mathilde.

Elle observa un instant la fillette, qui se dirigeait, de son pas hésitant, vers le banc placé devant la cheminée. Elle avait repris des forces et Mathilde estimait qu'elle serait tout à fait rétablie dans quelques semaines.

Elle arriva au grenier, un bel endroit bien sec et aéré, où elle pouvait faire sécher ses plantes et entreposer des denrées. L'abondante récolte de blé d'Inde, de courges et de citrouilles de l'année occupait tout un coin. Elle en aurait jusqu'au printemps, enfin, elle l'espérait. Par une lucarne, elle apercevait son jardin vidé de tous ses fruits, à part quelques citrouilles et quelques courges qui traînaient encore au sol et qu'il lui faudrait ramasser bientôt. Elle attendrait le printemps pour enfouir les restes végétaux que le gel avait couchés au sol. Cette année, elle avait doublé sa superficie cultivée. Les légumes avaient si bien poussé qu'elle en avait vendu au marché. Mathurin avait consolidé le vieux cellier de pierre caché sous l'angle nord de la maison. Les oignons, les

navets et autres racines s’y conservaient tout l’hiver. C’était son deuxième été à La Maison et ses affaires allaient bon train. De plus en plus de gens venaient la consulter, des pauvres surtout, qui étaient incapables de la payer. Ce n’était pas grave, car elle avait la chance de pouvoir travailler plusieurs jours par semaine chez les Lamorille. Le samedi, comme aujourd’hui, elle aidait sa grand-mère à préparer le repas dominical. En général, elle y allait seule, mais cette fois ils s’y rendraient tous ensemble en charrette, dès le retour de Mathurin. Celui-ci partait aux aurores tous les jours pour s’occuper des chevaux de l’intendant, dont le palais se trouvait tout proche. Il y restait quelques heures selon les besoins du moment. Alors qu’elle décrochait des gerbes suspendues au plafond, Mathilde perçut les cris joyeux d’Aroussen, qui venait de se réveiller, et les aboiements du Chien. Elle descendit.

Elle trouva le garçonnet blotti entre les genoux de Marie, qui caressait ses longs cheveux noirs.

— Oh ! Regarde les belles plantes, dit-il à Marie.

— Tu sais bien que Marie ne peut pas voir, Aroussen.

Le petit garçon leva les mains pour que sa mère lui donne une gerbe.

— Regarde avec tes mains, Marie, dit-il alors en la lui tendant.

La fille palpa les feuilles sèches qui s’émiettaient sous la pression. Elle les huma, longtemps.

— Du thym, dit-elle doucement, comme à elle-même.

Mathilde sourit. La mémoire lui reviendrait petit à petit, elle en était convaincue. Quand la petite s’était éveillée, il y avait maintenant deux semaines, Mathilde avait mis un certain temps à se rendre compte qu’elle était aveugle. Ses grands yeux d’un bleu très pâle fixaient un point lointain droit devant elle. « Bonjour », avait-elle dit simplement. Mathilde l’avait alors bombardée de questions, mais l’enfant s’était contentée de lui prendre la main et de lui tâter le visage quand elle s’était approchée. Mathilde s’était tue. Les petits doigts avaient parcouru ses joues, son front, son nez, une fois, puis deux fois, comme pour s’en rappeler les

moindres contours. Le contact était si léger qu'on eût dit une brise qui courait sur la peau. « Où suis-je ? Qui êtes-vous ? » avait alors demandé la fillette. Mathilde lui avait expliqué : « Un charretier t'a trouvée inconsciente dans sa charrette de foin. Tu avais été battue, tes vêtements étaient déchirés et tu avais une vilaine blessure à la tête. Dis-moi, petite, que t'est-il arrivé ? Comment t'appelles-tu ? » « Je ne sais pas, je ne sais rien », avait-elle fini par répondre après un long silence. « Comment veux-tu qu'on t'appelle ? » « Marie », avait-elle dit sans hésiter.

— Peut-être reconnaîtras-tu d'autres plantes. Voyons, essayons celle-là.

Marie identifia la sauge immédiatement avant même d'en toucher les feuilles. Un grand sourire éclaira soudain son visage. Elle tourna la tête vers la porte comme si celui qu'elle attendait était sur le point d'entrer.



Il avait fait claquer la porte comme à son habitude. Marie n'avait pas sursauté, car elle l'avait entendu venir de loin. Il entra avec Le Corbeau, dont elle perçut le bruissement d'ailes, mais apparemment sans Le Chat, qui devait s'être posté à l'extérieur sur le rebord de la fenêtre. Ce dernier était si silencieux que, parfois, elle ne l'entendait pas approcher. Et comme il ne se laissait pas toucher facilement, elle ne le connaissait pas aussi bien que Le Chien, lequel ne se lassait jamais de ses caresses.

— Tu rentres tôt, commenta Mathilde. Tant mieux, allons déjeuner^o avec Grand-Mère !

Ils s'embarquèrent dans la charrette. Mathurin avait installé Marie à côté de lui. Celle-ci l'entendait murmurer au Cheval des mots qu'elle ne comprenait pas. Elle aurait aimé qu'il lui parlât à elle aussi. Le soir, près du feu, il s'asseyait parfois à côté d'elle et lui tenait la main un moment : de sa main libre, elle effleurait son visage. Elle le connaissait parfaitement maintenant, les os saillants de ses pommettes, les longs cheveux raides,

qu'elle avait appris à huiler et à tresser, et la surface granuleuse de sa peau. « C'est parce qu'il a eu la variole », lui avait expliqué Mathilde. Leurs parents et les deux plus jeunes enfants de leur famille étaient morts lors de l'épidémie de cette terrible maladie.

Parfois aussi, il l'emmenait à l'écurie. La première fois, il s'était d'abord adressé au Cheval, puis lui avait saisi le bras et l'avait encouragée à toucher l'animal. Marie avait simplement caressé ses flancs, mais Mathurin lui avait repris la main et l'avait guidée sur tout son corps. Elle avait imaginé le cheval comme un genre de gros chien, mais ce n'était pas cela du tout : il avait un cou puissant et musculeux, de larges joues, des oreilles courtes et dressées qui n'aimaient pas se laisser toucher, et un museau effilé avec des narines humides, larges et profondes. Sa bouche surtout l'avait surprise, avec ses longues dents. Mathurin lui faisait découvrir le monde et, grâce à lui, de ses petits doigts, elle s'était mise à explorer avec avidité tout ce qui l'entourait.

Une autre fois, il l'avait entraînée dans le jardin. Au début, il la tirait par la main et cela l'effrayait. Elle lui avait expliqué qu'elle préférerait poser sa main sur son épaule et marcher un peu en retrait. Ils étaient passés par un petit portillon qui grinçait et avaient marché en ligne droite en faisant craquer les feuilles mortes sous leurs pas. Le garçon s'était penché pour lui faire toucher des citrouilles et des courges qui jonchaient le sol. Ça sentait l'herbe et la terre mouillée, et la chaleur que le soleil diffusait sur son visage la rendait heureuse. Ils s'étaient assis sur un banc et Mathilde était venue les rejoindre. Elle avait décrit à Marie la tonnelle sous laquelle ils se trouvaient. C'était Mathurin qui l'avait aménagée, avait-elle expliqué. Le chèvrefeuille qui la recouvrait maintenant entièrement apportait une ombre et une fraîcheur réconfortantes en été.

C'était la première fois qu'elle quittait La Maison et cette sortie chez les Lamorille l'angoissait. Elle ressentait au fond d'elle une peur sourde et sans nom. Elle se sentait bien chez Mathilde et avait le sentiment confus que ce bonheur ne tenait qu'à un fil.

Automne 1689. Le chirurgien Michel Figeac est de retour après avoir passé deux ans en France. En son absence, Marianne, son épouse, a accouché de leur premier enfant. Depuis, la vie quotidienne à Québec suit son cours avec ses hauts et ses bas : les conflits avec les Anglais, les attaques fréquentes des Iroquois, les épidémies, les naissances et les morts.

Mathilde, quant à elle, poursuit son rêve avec acharnement et courage : mettre sur pied son herboristerie et soigner les autres. Un chemin semé d'embûches attend la jeune servante aux yeux vairons. Guillaume Lamorille, l'horrible fils du marchand, ne cesse de distiller sa méchanceté pour la faire échouer dans son entreprise. Dans les épreuves et les moments douloureux qu'ils traversent, Michel et Mathilde peuvent toujours compter l'un sur l'autre. Finiront-ils par trouver le bonheur, ensemble ou chacun de son côté ?

Dans *L'Œil du diable*, mystère et histoire se conjuguent sous la plume captivante d'une auteure dotée d'un grand talent de conteuse.



Géographe et traductrice, Nicole Castéran a publié plusieurs articles dans divers livres et revues d'histoire et rédigé de nombreux rapports de recherche historique. Après la parution en 2010 du roman Les Saisons du destin – Une année en Nouvelle-France, aux Éditions Libre Expression, elle signe une série en deux tomes, dont L'Œil du diable – 1689 est le dernier.



ISBN 978-2-7648-0803-0

